

QUI DIRIGE AUJOURD'HUI L'INTERNATIONALE COMMUNISTE ?

Rien ne caractérise mieux la transformation du parti officiel de l'Union soviétique que son attitude à l'égard des problèmes de la révolution internationale. Pour la majorité des gens de l'appareil, l'Internationale communiste est devenue un département dont ont seuls à s'occuper ceux qui y sont tenus par leurs fonctions. En ces dernières années, la direction a systématiquement déshabitué le parti à s'intéresser *effectivement* à la vie intérieure du mouvement ouvrier international, plus particulièrement à celle du Parti communiste mondial. Il faut le dire franchement : l'information journalistique actuelle de l'U.R.S.S. sur les mouvements qui s'opèrent au sein de la classe ouvrière mondiale est bien au-dessous de celle que donnaient, avant la guerre, les bons organes de la social-démocratie. Il n'est pas possible de croire à l'information actuelle, essentiellement officielle, car elle est toujours conforme à ce que sont, pour les milieux dirigeants, les intérêts du moment. On doit renoncer à suivre au jour le jour le développement du mouvement ouvrier et la lutte interne qui s'y livre. Certaines manifestations sont dissimulées, d'autres, au contraire, volontairement grossies ; mais cela même est épisodique. Après une longue période, où un parti ou un autre a comme disparu du champ visuel de notre presse, surgit inopinément un « nouveau danger », une « nouvelle déviation », une catastrophe ! Toutefois, le lecteur (c'est-à-dire le parti) est simplement informé que la catastrophe, dont il ignorait complètement la menace, a été heureusement conjurée grâce à la décision prise la veille par le Bureau de l'Internationale et que la section nationale intéressée est de nouveau assurée d'un développement « monolithique ». La répétition monotone de cette procédure abrutit les gens et les plonge dans l'indifférence. Le membre ordinaire du parti commence à regarder les catastrophes intermittentes de l'Internationale (ou celles de son propre parti) comme le paysan regarde la grêle ou la sécheresse : en se disant qu'il n'y a rien à faire et qu'il faut être patient.

Il est évident que ce phénomène ne s'explique que par les lourdes défaites de la révolution mondiale, le sens de ces défaites n'étant d'ailleurs jamais expliqué aux masses du parti, afin que soit camouflée la carence de la direction. La force destructive de ces méthodes est immense. Seul le puissant capital idéologique, moral et politique, hérité du passé et le fait même de l'existence de l'État ouvrier permettent à l'Internationale de grouper encore dans les cadres de son organisation universelle (l'U.R.S.S. exceptée) quatre à cinq cent mille membres, au grand maximum.

La mauvaise foi théorique est devenue une des armes essentielles de la lutte intérieure. Ce fait, à lui seul, est l'indice sûr du mal profond qui ronge l'organisme de l'Internationale. Il en va de la mauvaise foi idéologique d'une direction comme du manque d'hygiène d'un chirurgien. L'une et l'autre conduisent fatalement à la gangrène de l'organisme. Cependant, la mauvaise foi théorique de la direction de l'Internationale n'est ni un simple hasard ni une qualité qui lui soit propre : elle découle de la contradiction qui existe entre les principes du léninisme et la politique effective de la fraction stalinienne. Moins il y a d'autorité et de cohésion, plus il y a de contrainte. La discipline, nécessaire comme le sel aux aliments, a été ces dernières années substituée à la nourriture elle-même. Mais personne n'a encore réussi à se nourrir de sel. La sélection s'opère conformément à l'orientation et aux méthodes du parti : les combattants communistes sont de plus en plus remplacés par l'état-major bureaucratique du communisme. On le constate de la façon la plus claire et la plus manifeste dans le foyer même de la direction communiste : l'appareil central de l'Internationale.

Aussi est-il de la plus haute importance de savoir à quel genre d'éléments, à quel type politique appartiennent les représentants qui, actuellement, ont entre leurs mains les commandes de l'Internationale communiste. Je ne possède pas la statistique générale et la caractéristique politique de la bureaucratie de l'Internationale. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. Il suffit de montrer du doigt les figures les plus « marquantes » qui personnifient la ligne dirigeante et le régime actuel.

Comme je ne prétends pas me livrer dans ces notes rapides à un travail systématique, et qu'il nous faut cependant visiter la galerie de l'Internationale stalinienne en commençant par quelqu'un, je citerai tout d'abord Bela Kun, sans vouloir par là exagérer son importance, ni dans le bon ni dans le mauvais sens. En toute justice, il faut reconnaître que Bela Kun n'est pas le pire élément des milieux dirigeants de l'Internationale ; deux autres communistes hongrois le complètent : Varga et Pepper. Tous les trois, intervenant presque continuellement comme professeurs et directeurs de conscience des sections nationales, jouent un rôle international. Deux d'entre eux, Kun et Pepper, sont des spécialistes hautement qualifiés de la lutte contre le « trotskysme ». L'éphémère République soviétique hongroise leur confère encore un certain lustre d'autorité. Cependant, il ne faut pas oublier que ces politiques n'ont pas eu à prendre le pouvoir : il leur fut mis sous le nez par une bourgeoisie acculée à l'impasse. Ayant pris le pouvoir sans combat, les dirigeants hongrois montrèrent qu'ils n'étaient pas de taille à le garder. Leur politique fut une chaîne d'erreurs. Bornons-nous à en mentionner deux chaînons : premièrement, ils oublièrent l'existence de la paysannerie et ne lui donnèrent pas la terre ; deuxièmement, dans leur joie, ils firent fusionner le jeune Parti communiste avec la social-démocratie de gauche dès que celle-ci s'accrocha au pouvoir. Ils montrèrent ainsi – et Bela Kun en tête – que l'expérience russe ne leur avait appris à comprendre ni la question paysanne ni le rôle du parti dans la révolution. Naturellement, ces fautes qui coûtèrent la vie à la révolution hongroise s'expliquent par la jeunesse du parti hongrois et par l'extrême manque de préparation politique de ses chefs. Mais n'est-il pas stupéfiant que Bela Kun, comme son ombre social-démocrate Pepper, puisse se croire désigné pour dénoncer en nous, oppositionnels, une sous-estimation des paysans et une incompréhension du rôle du Parti ? Où est-il dit qu'un homme qui, par légèreté, a cassé bras et jambes à ses familiers est promu, de ce fait, au titre de professeur de chirurgie ?

Lors du IIIe Congrès, Bela Kun, flanqué de son indispensable complément, adopta une attitude ultra-gauchiste. Ils défendirent la stratégie qui fut appliquée en Allemagne, en mars 1921, et dont Bela Kun était l'un des principaux inspirateurs. Ils partaient du point de vue que, si l'on ne provoquait pas tout de suite la révolution en Occident, la République soviétique était vouée à la mort. Bela Kun chercha maintes fois à me convaincre de « tenter la chance » dans cette voie. J'ai toujours repoussé son « aventurisme » et, avec Lénine, je lui ai expliqué, au IIe Congrès, que la tâche des communistes européens est de « sauver » l'U.R.S.S. non pas en précédant à des mises en scène révolutionnaires, mais en préparant sérieusement les partis européens à la prise du pouvoir. Aujourd'hui, Bela Kun, avec les Pepper de tout poil, croit pouvoir m'accuser de « scepticisme » envers les forces vives de la République soviétique ; d'après lui, je spéculerais uniquement sur la révolution mondiale. Ce qu'on appelle l'ironie de l'histoire revêt ici l'aspect d'une véritable bouffonnerie. A vrai dire, ce n'est pas fortuitement que le IIIe Congrès entendit retentir comme un *leitmotiv* la formule de Lénine : « Tout cela, par la bêtise de Bela Kun. » Et lorsque, dans mes conversations privées avec Lénine, j'essayais de prendre la défense de Bela Kun contre des attaques trop cruelles, Lénine répondait : « Je ne conteste pas que ce soit un homme combatif, mais en politique il n'est propre à rien ; il faut faire en sorte que personne ne le prenne au sérieux. »

Quant à Pepper, c'est le prototype de l'adapté, du client politique. De tels individus se sont toujours posés et se poseront toujours sur toute révolution victorieuse aussi infailliblement que les mouches sur le sucre.

Après la catastrophe de la République soviétique hongroise, Pepper chercha à entrer en contact avec le comte Karolyi. Lors du IIIe Congrès, il était ultra-gauchiste. En Amérique, il se fit le héraut du parti La Follette et entraîna le jeune Parti communiste dans le marais jusqu'à la ceinture. Inutile de dire qu'il s'est fait le prophète du socialisme dans un seul pays et qu'il est devenu l'un des plus farouches antitrotskyistes. C'est aujourd'hui sa profession, comme d'autres tiennent une agence matrimoniale ou vendent des billets de loterie.

Il faut répéter de Varga ce que j'en ai déjà dit : qu'il est le type achevé du Polonius théoricien, au service de toutes les directions de l'Internationale communiste. Il est vrai que ses connaissances et ses qualités d'analyse font de lui un militant utile et qualifié. Mais il n'y a pas trace en lui de force de pensée ou de volonté révolutionnaire. Il était brandlérien sous Brandler, maslovien sous Maslov, thaelmannien sous ce néant qui a nom Thaelmann. Consciencieusement et scrupuleusement, il sert toujours les arguments économiques de la ligne politique adverse. Quant à la valeur objective de ses travaux, elle se limite entièrement à la qualité politique de la commande, sur laquelle il n'a lui-même aucune influence. Il défend la théorie du socialisme dans un seul pays, comme je l'ai dit, en excipant du manque de culture politique de l'ouvrier russe, qui a besoin de perspectives « consolantes ».

Manouïlsky, comme Pepper, jouit d'une réputation suffisamment établie jusqu'au sein de la fraction à laquelle il appartient actuellement. Ces six dernières années ont définitivement perverti cet homme dont la qualité maîtresse est la versatilité morale. Il fut un temps où il eut quelque valeur, non pas théorique ou politique, mais littéraire. Une faible flamme brûlait en lui. Cependant une espèce de ver intérieur le rongait sans cesse. Se fuyant lui-même, Manouïlsky était toujours à la recherche de quelqu'un sur qui s'appuyer. Il y eut toujours en lui quelque chose du « commissionnaire ». Il suffit de dire qu'il s'ingénia longtemps à se faire attacher à... Alexinsky. Pendant la guerre, Manouïlsky ne se conduisit pas trop mal. Néanmoins son internationalisme fut toujours de surface. La période d'Octobre fut pour lui une période d'hésitation. En 1918, il proclama tout à fait inopinément (pour moi, surtout) que Trotsky avait libéré le bolchevisme de son étroitesse nationale. Au demeurant, personne n'attachait d'importance à ses écrits. Il se consuma doucement en Ukraine, sans grande utilité, en qualité d'administrateur, mais s'y affirma, en revanche, comme un excellent conteur d'anecdotes. Il rebondit et ne commença son ascension, comme tous les dirigeants d'aujourd'hui, qu'après la mort de Lénine. Ses intrigues contre Rakovsky lui servirent de tremplin. L'estime générale dont jouissait Rakovsky en Ukraine était telle que, malgré les incitations venues de Moscou, personne en 1923 n'osait ouvrir la campagne contre lui : Manouïlsky, lui, osa. Dans les conversations privées, entre deux anecdotes, il avouait franchement le genre de besogne qu'il accomplissait, et affichait son mépris pour son commanditaire, plus encore pour lui-même. Sa connaissance de « l'étranger » fixa le champ de ses exploits ultérieurs : l'Internationale communiste. Si l'on recueillait ce qu'ont dit de lui Zinoviev et Staline, on en tirerait un bien curieux traité de cynisme politique. Par ailleurs, les choses se modifieraient quelque peu si l'on recueillait ce que Manouïlsky a dit de Zinoviev et de Staline. Au VIe Congrès, Manouïlsky fut le principal accusateur de l'Opposition. Pour qui connaît le personnel dirigeant et le passé du parti, ce fait à lui seul tranche la question !

Dans l'appareil de l'Internationale et dans la presse, Waletsky joue un rôle des plus en vue. Dans *L'internationale communiste* et dans la *Pravda*, il lui arrive fréquemment de dénoncer le trotskysme du point de vue « théorique » et « philosophique ». La nature l'a créé pour ce genre de besogne. Aux yeux de la jeune génération, Waletsky est simplement un illustre inconnu. La vieille génération le connaît, elle, depuis longtemps. Au début du siècle, Waletsky fit son apparition en Sibérie comme partisan fanatique du Parti socialiste polonais. A ce moment, Pilsudsky était son idole. En politique, Waletsky était nationaliste ; en théorie, c'était un idéaliste et un mystique. Il fut le propagandiste de la théorie de la décadence et de la croyance en Dieu et en Pilsudsky. Dans notre colonie de déportés, c'était un isolé. Lors de la scission du Parti socialiste polonais, provoquée par la révolution de 1905, Waletsky se trouva dans l'aille la plus « socialiste », mais uniquement pour y défendre une plate-forme des plus mencheviques.

Déjà, à ce moment, il combattait la théorie de la « révolution permanente », considérant non seulement comme fantastique, mais comme insensée l'idée que, dans la Russie arriérée, le prolétariat pût arriver au pouvoir plus tôt qu'en Occident. Pendant la guerre il fut, dans le meilleur des cas, à droite de Martov. On peut être sûr que cinq minutes avant la Révolution d'octobre, Waletsky était l'ennemi farouche du bolchevisme. Je n'ai pas d'informations sur l'époque où il devint « bolchevik », mais de toute façon ce ne fut que lorsque le prolétariat russe eut solidement pris le pouvoir en main. Au IIIe Congrès Waletsky louvoyait entre la ligne de Lénine et les ultra-gauchistes. Sous Zinoviev, il fut zinovieviste pour se muer ensuite opportunément en stalinien. Sa mobilité et son élasticité sont inépuisables. N'ayant qu'un léger bagage, il lui est facile de changer de wagon. Aujourd'hui, cet ex-nationaliste, idéaliste, mystique, menchevik, enseigne à la classe ouvrière comment on prend le pouvoir, bien qu'il ne l'ait appris lui-même pour la première fois qu'après sa conquête. Des gens du calibre de Waletsky ne pourront jamais rien conquérir. Mais ils sont parfaitement capables de perdre ce qui a été conquis.

Le passé de Warsky est infiniment plus sérieux. Pendant plusieurs années, il marcha derrière Rosa Luxembourg, que Waletsky regarda toujours avec la haine aveugle du chéuvin polonais. Mais Warsky a mieux retenu les côtés faibles de Rosa Luxembourg que ses côtés forts, dont le plus intéressant fut son inflexibilité révolutionnaire. Somme toute, Warsky est resté jusqu'à ce jour le social-démocrate « révolutionnaire » type ancien. Cela le rapproche de Clara Zetkin, ainsi qu'on l'a vu clairement dans l'attitude qu'ils prirent tous les deux devant les événements allemands de 1923. Warsky ne se sentit jamais à l'aise dans le bolchevisme. De là vient son « conciliationnisme » momentané, fondé sur un malentendu, à l'égard de l'Opposition en 1923. Mais, dès que les lignes se précisèrent, Warsky trouva sa place naturelle dans les rangs officiels. La lutte des épigones contre la « révolution permanente » et la « sous-estimation » de la paysannerie amenèrent le craintif Warsky à prendre l'insurrection victorieuse de Pilsudsky pour une sorte de « dictature démocratique du prolétariat et des paysans » et à pousser les communistes polonais à soutenir le coup d'État fasciste. Ce seul exemple donne la mesure de la perspicacité marxiste et de la fermeté révolutionnaire de Warsky. Inutile de dire qu'ayant « reconnu ses erreurs », il est aujourd'hui un des piliers du stalinisme. Comment l'ancien compagnon de Rosa Luxembourg – cette internationaliste jusqu'au fond du cœur – enseigne-t-il aux ouvriers polonais l'édification du socialisme dans un seul pays ? Je l'ignore. Mais il est fort douteux que des hommes de ce type puissent apprendre aux ouvriers polonais le moyen d'arracher le pouvoir à la bourgeoisie.

Clara Zetkin est depuis longtemps une figure purement décorative du Bureau du Comité exécutif de l'Internationale. On pourrait ne pas la qualifier aussi cruellement, s'il n'était pathétique de la voir servir de voile à des méthodes qui non seulement la compromettent, mais font aussi un tort immense à la cause du prolétariat international. La force de Zetkin a toujours été son tempérament. Elle n'a jamais eu d'indépendance idéologique. Rosa Luxembourg lui servit longtemps de pivot politique. Par la suite, elle en chercha un en Paul Lévi et, dans une certaine mesure, en Brandler.

Après les journées de mars 1921, Zetkin ne fit pas que s'insurger contre les « bêtises de Bela Kun » ; au fond, elle défendait « l'ancienne politique, qui avait fait ses preuves », de l'accumulation incessante des forces. Dans un entretien que nous eûmes avec elle, Lénine et moi, Lénine, délicatement mais avec insistance lui dit : « Les jeunes commettront bien des bêtises, mais ils feront quand même une bonne révolution. » Zetkin protesta : « Ils n'en feront même pas une mauvaise. » Nous nous regardâmes avec Lénine et ne pûmes nous retenir de rire.

Les brèves et vagues demi-sympathies de Zetkin pour l'opposition de 1923 provenaient uniquement de ce que je m'étais opposé à ce qu'on fit retomber sur le groupe Brandler les torts de l'Internationale dans la catastrophe allemande de 1923. Au cours de 1923, Zetkin manifesta tous les traits de la bonne vieille social-démocratie ; elle ne comprit ni le brusque changement de la situation ni la nécessité d'un tournant politique hardi. Au fond, Zetkin ne prend aucune part à la solution des questions. Mais, comme pavillon, son autorité traditionnelle est nécessaire aux Manouïlsky, aux Pepper, aux Heinz Neumann.

Parmi les gens qui, au cours de cette dernière période, dirigent l'action de l'Internationale du fond du Bureau de l'Exécutif, le représentant du Parti communiste tchécoslovaque, Sméral, devenu lui aussi un des chevaliers inexorables du néo-bolchevisme, n'occupe pas le dernier rang. Sméral et l'inexorabilité, c'est comme Tartuffe et la sincérité, ou Shylock et le désintéressement. Sméral est passé par la forte école autrichienne ; s'il se distingue du type austro-marxiste, il ne s'en distingue que pour n'être jamais arrivé jusqu'à sa hauteur. Dans l'ancienne social-démocratie tchèque, Sméral était dans une demi-opposition d'une nature d'autant plus difficile à saisir que ses « idées » donnaient toujours l'impression d'une tache d'huile s'élargissant. On peut dire qu'au social-nationalisme tchèque de Nemets et *tutti quanti*, Sméral opposait un étatisme impérialiste austro-hongrois, inspiré de Renner, avec en moins les connaissances et le talent de celui-ci. La République tchèque s'est cependant réalisée, non comme le fruit de la politique de Kramarj, Benès et Nemets, mais comme le produit bâtarde de l'action de l'impérialisme anglo-français. Quoi qu'il en soit, la Tchécoslovaquie fit son apparition et l'Austro-Hongrois Sméral échoua dans une impasse politique. Où aller ? Nombreux étaient les ouvriers qui, au début, se laissèrent griser par l'étatisme tchécoslovaque. Plus nombreux encore étaient ceux dont le cœur battait pour la Russie d'Octobre. Mais il n'en existait pas un qui s'attristât sur l'Empire austro-hongrois. Sur ces entrefaites, Sméral fit son pèlerinage à Moscou. Je me souviens comment je découvris à Lénine le mécanisme psychologique du bolchevisme de Sméral. Lénine répétait avec un sourire qui en disait long : « C'est probable... savez-vous, c'est très probable. Il nous en viendra maintenant beaucoup comme cela. Il faut ouvrir l'œil. Il faut les contrôler à chaque pas. » Sméral était profondément convaincu que le fait de changer le nom du parti tchèque en Parti communiste épuisait la question. Somme toute, il fit de son côté tout ce qu'il put pour justifier par la suite le mot d'Otto Bauer sur les deux bons partis sociaux-démocrates d'Europe : la social-démocratie autrichienne et le Parti communiste tchèque. La « journée rouge » de cette année a montré, avec un tragique éclat, que cinq années de « bolchevisation » zinovieviste, boukharinienne, stalinienne et sméralienne n'ont rien, absolument rien donné au parti, c'est-à-dire en premier lieu, à sa direction. Mais, en revanche, Sméral a pris racine. Plus la direction de l'Internationale a, idéologiquement, baissé, plus Sméral a monté. Ce genre d'éléments constitue un excellent baromètre politique. Inutile de dire que pour ce « bolchevik » patenté, nous, oppositionnels, ne sommes que des opportunistes jurés. Mais les ouvriers tchèques doivent bien se dire que jamais Sméral ne les conduira à la conquête du pouvoir.

Kolarov est une autre variété de ce type qui s'est formé en ces cinq dernières années à l'hôtel Lux [L'hôtel Lux est, à Moscou, la résidence des communistes étrangers (L. T.)]. Son passé est plus sérieux parce que, pendant une longue période, il a appartenu au parti bulgare des « étroits » (*tiessnaki*), qui s'efforça de rester sur 1^e terrain marxiste. Mais, malgré son intransigeance apparente, c'était un marxisme de propagande attentiste, un marxisme passif et passablement inerte. Au demeurant, dans les questions internationales, les *tiessnaki* penchaient beaucoup plus en faveur de Plékhanov que de Lénine. L'écrasement de la Bulgarie dans la guerre impérialiste, puis la Révolution d'Octobre les poussèrent au bolchevisme. Kolarov s'établit à Moscou. Dans les premières années de la Révolution, nous nous jetions avidement sur tout marxiste étranger ou, plutôt, sur tout élément en qui nous supposions un marxiste révolutionnaire. C'est à ce titre que Kolarov fut appelé dans l'appareil de l'Internationale en qualité de secrétaire général éventuel. Mais, quelques mois après, nous dûmes, unanimement, abandonner nos espérances. Lénine résuma son impression sur Kolarov en des termes que je ne veux pas reproduire ici. En 1923, Kolarov donna de nouveau sa mesure dans les événements bulgares : même résultat. Déjà, du vivant de Lénine, il avait été décidé d'écarter Kolarov de tout rôle dirigeant dans l'Internationale. Mais, après la maladie et la mort de Lénine, une lutte vivifiante s'engagea contre le trotskysme. Kolarov, d'emblée, plongea dans ce bain et en ressortit régénéré. Il marcha tout d'abord avec Zinoviev contre Trotsky, puis avec Boukharine contre Zinoviev ; aujourd'hui il marche avec Staline contre Boukharine. En un mot, c'est un bolchevik de « Lux », imperméable, ininflammable, insubmersible.

Kuussinen est un de ceux qui ont tué la révolution finlandaise en 1918. Sous la poussée des événements et des masses et en dépit de ses sages intentions, Kuussinen se vit contraint d'accepter la révolution, mais en bon philistin, il voulut l'accommoder selon les meilleures recettes végétariennes. Pendant l'insurrection, avec l'éloquence qui lui est propre, il invita le bon public à rester chez lui, afin qu'il n'y eût pas de victimes. Si, comme en Hongrie, les événements avaient jeté le pouvoir à ses pieds, il ne se serait pas baissé immédiatement pour le ramasser. Mais personne ne lui jeta le pouvoir : il fallait le conquérir. La situation était exceptionnellement favorable. Il fallait seulement de l'audace révolutionnaire et des dispositions offensives. En d'autres termes, il fallait les qualités dont Kuussinen est la vivante négation. Il se révéla absolument incapable de prendre l'offensive contre la bourgeoisie finlandaise, qui, ainsi, eut la possibilité de noyer l'héroïque insurrection dans le sang. Mais, en revanche, de quelles dispositions offensives Kuussinen ne fit-il pas preuve à l'égard de l'aile gauche de l'Internationale, lorsqu'il se regarda et s'aperçut que, selon l'expression de Shakespeare, il ne valait pas moins que ceux qui ne valaient pas mieux que lui ! Là, il ne risquait rien. Il nageait au fil de l'eau comme ceux qui le commandaient. Le petit raisonneur devint un grand intrigant. Dans le mensonge dont les épigones se sont servis, ces dernières années, pour intoxiquer la conscience des ouvriers de tous les pays, on peut dire que Kuussinen s'est taillé la part du lion. Cela peut paraître paradoxal. Mais il arrive, parfois, que la part du lion puisse échoir à un lièvre. Comme le montre le rapport colonial qu'il fit au VI^e Congrès, Kuussinen est resté exactement le même que lorsqu'il aidait la bourgeoisie finlandaise à égorger le prolétariat finlandais, et la bourgeoisie chinoise à écraser le prolétariat chinois.

Un personnage comme Pétrovsky-Bennett joue en ce moment un rôle très actif dans l'Internationale. Ce sont des personnages de ce genre qui, aujourd'hui, décident, puisque les « chefs officiels », leur compétence mise à part, ne s'occupent pas, pour ainsi dire, des questions de l'Internationale. Pratiquement, ce sont les Pétrovsky-Bennett qui dirigent, en prenant bien soin de se couvrir, c'est-à-dire en se procurant, en temps voulu, une estampille autorisée. Mais nous verrons cela plus loin.

Pétrovsky est un bundiste-menchevik, type américain, de la plus mauvaise espèce. Longtemps, il fut un des piliers du misérable et pitoyable journal juif socialiste-jaune de New York, qui s'enthousiasmait des victoires des Allemands avant de lécher

les bottes de Wilson. Rentré en Russie en 1917, Pétrovsky se frotta aux mêmes milieux bundisto-mencheviques. Comme Gouralsky, comme Rafès, il ne rallia le bolchevisme qu'après que les bolcheviks eurent conquis le pouvoir. Dans le travail militaire, il se montra homme d'exécution et fonctionnaire adroit, mais rien que fonctionnaire. Le défunt Frounzé, soldat excellent mais qui ne brillait pas par un sens politique aigu, me dit bien souvent : « Il se dégage de Pétrovsky une odeur épouvantable de bundisme. »

Non seulement dans les questions d'administration militaire, mais aussi dans les questions politiques, Pétrovsky s'alignait invariablement sur ses supérieurs. Bien souvent, il m'est arrivé de dire en riant à mon défunt ami Skliansky que Pétrovsky « cherchait » trop à me soutenir. Skliansky, qui prisait les qualités pratiques de Pétrovsky – et qui, pour cette raison le défendait – répondait à ce grief en plaisantant : « Il n'y a rien à faire, c'est sa nature. » Et en effet, il ne s'agissait pas là d'arrivisme, au sens propre du mot, mais d'un instinct d'adaptation se suffisant à lui-même, d'un mimétisme foncier, d'un opportunisme organique.

Rafès, autre variété du même type, s'est montré tout aussi capable comme ministre de Petlioura que comme conseiller de la Révolution chinoise. A quel point il contribua, par son appui, à la mort du petliourisme, je ne saurais en juger. Mais qu'il ait fait tout ce qu'il a pu pour perdre la révolution chinoise, chaque ligne de ses rapports et de ses articles en est la preuve.

L'élément naturel des Pétrovsky, des Rafès, des Gouralsky, c'est le remue-ménage dans la coulisse, les entremises et les combinaisons, les trucs diplomatiques autour du Comité anglo-russe ou du Kuomintang, bref les intrigues autour de la révolution. La souplesse et les facultés d'adaptation de ces individus ont une limite fatale : ils ne sont organiquement capables ni de faire preuve d'initiative révolutionnaire dans l'action ni de défendre leurs conceptions dans la minorité. Et, pourtant, seules ces deux qualités qui, l'une et l'autre, se complètent, feraient le véritable révolutionnaire. Si l'on n'a pas l'aptitude à tenir fermement dans la minorité, on ne pourra regrouper une majorité révolutionnaire sûre, ferme, courageuse. D'autre part, une majorité révolutionnaire, même une fois conquise, ne devient nullement un patrimoine permanent et intangible. La révolution prolétarienne traverse des hauts et des bas considérables, des ornières, des tunnels, des pentes escarpées. C'est pourquoi la sélection incessante des révolutionnaires, leur trempe, non seulement dans la lutte de masses contre l'ennemi, mais aussi dans la lutte idéologique à l'intérieur du parti, leur capacité à garder le contrôle d'eux-mêmes dans les grands événements et les brusques tournants sont d'une importance décisive pour le parti. Goethe a dit qu'une chose, une fois acquise, doit être toujours reconquise pour être effectivement possédée.

Lors de la première épuration du parti, Lénine recommanda de rejeter 99 % des anciens mencheviks. Il avait en vue dans le menchevisme, moins la ligne politique conciliatrice que le type psychologique de l'adapté en quête d'une couleur protectrice et prêt à se camoufler en bolchevik uniquement pour ne pas lutter contre le courant. Si Lénine recommandait d'éliminer impitoyablement les adaptés, ces éléments se mirent, au contraire, à jouer après sa mort un rôle considérable dans le parti, et un rôle décisif dans l'Internationale. Gouralsky couronna et découronna les chefs des partis français, allemand et autres. Pétrovsky et Pepper dirigèrent le monde anglo-saxon, Rafès enseigna la stratégie révolutionnaire au peuple chinois, Borodine fut conseiller d'État de la révolution nationale. Tous sont des variétés d'un seul et même type : le « nourrisson » de la révolution.

Inutile de dire que le « cours de gauche » actuel de Staline n'a nullement inquiété ce public. Au contraire, tous les Pétrovsky propagent joyeusement aujourd'hui l'orientation de gauche, et les Rafès luttent contre le danger de droite. Dans cette campagne centre-gauche, aux trois quarts soufflée et de pure forme, les adaptés se sentent comme des poissons dans l'eau, montrant à bon compte – à eux-mêmes et aux autres – quels remarquables révolutionnaires ils sont. En même temps, plus que jamais, ils demeurent pareils à eux-mêmes. Si quelque chose peut tuer l'Internationale, c'est une telle orientation, un tel régime, un tel esprit qui s'incarne dans les Pétrovsky.

Un des inspirateurs et des éducateurs certains de l'Internationale après Lénine, c'est Martynov, figure tout à fait symbolique dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. Théoricien le plus conséquent et, de ce fait, le plus benêt du menchevisme, Martynov se mit patiemment à l'abri de la révolution et de la guerre civile, dans un confortable refuge, comme un voyageur se met à l'abri du mauvais temps. Il ne se risqua, à la lumière du jour, que dans la sixième année d'Octobre. En 1923, Martynov reparut inopinément, en publiant un article dans la revue *Krassnaïa Nov* de Moscou. A une séance du Bureau politique, au printemps de 1923, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, mais, malgré tout, porteur d'un mauvais présage, je déclarai en passant : « Prenez garde que Martynov ne se faufile encore dans le parti. » Lénine, les deux mains autour de la bouche en manière de porte-voix, me chuchota, mais on l'entendit dans toute la salle. « On sait bien que c'est un imbécile. » Je n'avais nulle raison de contester cette brève définition lancée sur un ton d'absolue conviction. Je fis seulement observer qu'il n'est évidemment pas possible de construire un grand parti uniquement avec des gens intelligents et que Martynov peut, par mégarde, passer dans une autre catégorie. Or, la plaisanterie a pris une tournure sérieuse. Martynov ne s'est pas seulement fauflé dans le parti, il est aussi devenu l'un des principaux inspirateurs de l'Internationale. On l'a rapproché et on l'a élevé, ou plutôt on s'en est rapproché et on s'est abaissé, uniquement en raison de sa lutte contre le « trotskysme ». A ce sujet il ne lui a pas été nécessaire de refaire son éducation ; il a continué à pourfendre la « révolution permanente » comme dans les vingt années précédentes. Auparavant, il parlait de ma sous-estimation du libéralisme bourgeois et de la démocratie bourgeoise. Il n'a pas changé le cliché ; il y a seulement intercalé la paysannerie.

Dans les revues mencheviques de l'époque de la réaction, on peut trouver de nombreux articles de Martynov destinés à prouver que le « trotskysme a, un moment, triomphé, en octobre, novembre et décembre 1905 » (*sic*), lorsque les éléments se déchaînèrent et éteignirent tous les flambeaux de la raison menchevique. Dans le point culminant de la Révolution – octobre, novembre, décembre 1905 – Martynov voyait sa décadence « trotskyste ». Pour lui, le point culminant ne fut atteint qu'avec les Doumas d'Empire, les blocs avec les cadets et ainsi de suite, c'est-à-dire avec le début de la contre-révolution.

Ayant attendu dans son refuge la fin d'un nouveau jeu, infiniment plus terrible, des « éléments déchaînés » – la Révolution d'Octobre, la guerre civile, la révolution en Allemagne et en Autriche-Hongrie, le coup d'État soviétique en Hongrie, les événements d'Italie, etc. – Martynov arriva, en 1923, à la conclusion que le moment était venu de rallumer le flambeau de la raison dans le Parti communiste russe. Il débuta par où il s'était arrêté à l'époque de la réaction stolypinienne. Dans *Krassnaïa Nov*, il écrit :

« En 1905, L. Trotsky raisonnait avec plus de logique et d'esprit de suite que les bolcheviks et les mencheviks. Mais le défaut de ses raisonnements consistait en ce que Trotsky était « trop conséquent ». Le tableau qu'il brossait donnait par anticipation une charmante idée, très précise, de la dictature bolchevique des trois premières années de la Révolution d'Octobre, qui, comme on le sait, a fini par échouer dans une impasse, après avoir détaché le prolétariat de la paysannerie, ce qui eut pour résultat d'obliger le Parti bolchevique à reculer profondément » (Krassnaïa Nov, n° 2, 1923, p. 262).

Martynov raconte ici en toute franchise ce qui l'a réconcilié avec Octobre : le grand recul de la N.E.P., rendu nécessaire par l'arrêt de la révolution mondiale. Profondément convaincu que les trois premières années de la Révolution d'Octobre n'avaient été que l'expression de l'erreur « historique du trotskysme », Martynov se rallia au parti, et sans plus attendre, prit sa place dans la grosse artillerie pour la lutte contre l'Opposition. Avec plus d'éloquence que bien des considérations théoriques, ce fait illustre à lui seul l'évolution profonde qui s'est opérée dans les sphères supérieures de la direction du parti en ces dernières années.

Dans son ouvrage inédit, *Lénine et la dictature du prolétariat et des paysans* (à l'heure actuelle, les travaux sérieux et consciencieux restent généralement à l'état de manuscrit ; sur les sujets épineux on n'imprime que les bas produits de l'appareil), le camarade B. Lifchitz donne, dans une courte note, un édifiant portrait politique de Martynov :

« La biographie politique de cet homme appelle, ce me semble, une attention spéciale. Il vient aux narodniki quand commence leur dégénérescence d'épigones (vers le milieu de 1880). Il vient au marxisme et à la social-démocratie pour présider au glissement d'une partie des sociaux-démocrates, de la plate-forme du groupe de l' « Emancipation du Travail » et du groupe de Lénine, « l'Union de combat de Pétersbourg », à la plate-forme de l'économisme opportuniste. Cet adversaire de la veille des partisans de l'Iskra vient ensuite à l'Iskra (en fait, aux nouveaux éléments de l'Iskra), au moment où les dirigeants qui y restent glissent de leurs anciennes positions politiques. Restant là, en quelque sorte, à jouer les seconds rôles (hors de la rédaction de l'Iskra), il donne pratiquement dans ses « Deux dictatures » une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des mencheviks dans la Révolution de 1905. Puis ce menchevik d'hier, anti-bolchevik des plus venimeux, rallie de nouveau les bolcheviks au moment (1923) où leurs dirigeants, agissant de plus en plus en épigones, glissent déjà hors des positions bolcheviques. S'en tenant là encore aux rôles de second plan (hors du Bureau politique et du Bureau de l'Internationale), il inspire pratiquement la lutte contre la fraction bolchevique du parti et, dans ses articles et ses cours, donne une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des staliniens dans la révolution chinoise... Une espèce de fatalité semble décidément accompagner cette figure. »

La « fatalité » de la figure de Martynov fait excellent ménage avec son côté comique involontaire. Lent d'allure et lourd d'esprit, créé par la nature pour les fourgons de la révolution, Martynov est atteint d'une noble passion : joindre théoriquement les deux bouts. Du fait qu'il ne se rallie qu'aux courants idéologiques décadents ou aux dérivations décadentes de courants sains, il lui arrive, dans ses efforts pour joindre les deux bouts, de porter chaque erreur au comble de l'ineptie. L'auteur de *Deux dictatures* a donné, en 1926-1927, la définition théorique du « bloc des quatre classes », sous-entendant par là que la bourgeoisie chinoise, avec l'aide de l'Internationale, s'est installée à califourchon sur trois classes : les ouvriers, les paysans et les petits bourgeois des villes. En mars 1927, Martynov préconisait le mot d'ordre de la « transfusion du sang ouvrier au Kuomintang », juste à la veille du jour où Tchang Kaï-shek allait procéder à l'effusion du sang ouvrier. Lorsque les discussions « anglo-russe » et « chinoise » s'engagèrent dans le parti, Martynov revécut sa jeunesse en y transplantant l'ancien menchevisme, sans modifications ni additions, sous sa forme la plus intacte et la plus stupide. Tandis que les autres se hâtaient de chercher et d'inventer une théorie justifiant le glissement politique, Martynov en sortit une de sa poche, conçue depuis longtemps, toute prête, qu'on avait seulement légèrement oubliée. Cela lui conféra une supériorité manifeste.

Or cet homme « fatal » est un des principaux inspirateurs de l'Internationale communiste. Il enseigne à s'orienter, à prévoir la marche ultérieure du développement révolutionnaire, à en choisir les cadres, à discerner en temps voulu une situation révolutionnaire et à mobiliser les masses pour le renversement de la bourgeoisie. On ne peut pas imaginer plus malfaisante caricature.

A la section de propagande de l'Internationale opère et, pour ainsi dire, dirige, un certain Lentsner. Quelle que soit l'insignifiance de cette figure, il est bon d'en dire quelques mots, comme de la partie nullement accidentelle d'un tout. A un moment donné, Lentsner travailla à l'édition de mes *Œuvres*. Je fis là sa connaissance pour la première fois comme représentant du « professorat rouge ». Il n'avait aucun passé révolutionnaire. Après tout, on ne pouvait pas lui en faire grief : il était jeune. Il entra dans la politique, une fois la Révolution faite. Le pire fut que la démolition chaotique qui s'opérait dans tous les domaines lui permit, avec un minimum de bagage théorique, de faire son chemin comme « professeur rouge ». En d'autres termes, la révolution fut surtout, pour lui, une carrière. Son ignorance me frappa particulièrement. Dans les annotations qu'il écrivait, il fallait revoir non seulement la pensée, mais aussi l'étymologie et la syntaxe de « M. le Professeur ». Il fallait surtout faire attention à ses excès de zèle ; Lentsner ressemblait moins à un adepte qu'à un courtisan. En cette période de 1923, beaucoup d'arrivistes impatients et d'aspirants non casés de l'appareil tentaient encore leur chance ici ou là. On dut cependant se montrer indulgent pour les connaissances superficielles de Lentsner ; les militants les plus sérieux étaient surchargés de besogne : à ce moment-là, on ne révoquait pas encore les oppositionnels.

Lentsner me prépara des matériaux pour les *Leçons d'Octobre*, fit des vérifications de textes, rassembla, sur mes indications, des citations, etc. Lorsque la campagne antitrotskyste, depuis longtemps en gestation, fut déclenchée et ouvertement rattachée aux *Leçons d'Octobre*, Lentsner ne sut où se mettre et, en vingt-quatre heures, il changea son fusil d'épaule. Pour s'assurer plus solidement, il utilisa les matériaux qu'il avait préparés dans un sens diamétralement opposé, c'est-à-dire contre le trotskysme. Il écrivit une brochure sur la révolution permanente, cela va sans dire ; cette brochure était déjà sous presse, mais au dernier moment, sur ordre du Bureau politique, la composition fut détruite : il était vraiment trop gênant d'avoir partie liée avec ce personnage. Néanmoins, Zinoviev le cajola et le casa dans l'Internationale. A côté des Kuussinen et des Martynov, Lentsner devint un des dirigeants de l'action quotidienne de l'Internationale. Ce professeur rouge écrit des articles de directives dans la revue officielle de l'Internationale. Les quelques lignes que j'en ai lues ont suffi à me convaincre que Lentsner ne sait pas aujourd'hui plus qu'hier écrire deux mots de suite correctement. Mais, visiblement, il n'y a personne à la rédaction de *l'Internationale communiste* non seulement pour veiller au marxisme, mais même pour veiller à la grammaire. Ces Lentsner donnent la physionomie de l'appareil de l'Internationale.

Lozovsky occupe dans l'Internationale syndicale rouge une place dirigeante, et dans l'Internationale communiste une place influente. Si, au début, sous l'ancienne direction du parti, son rôle était purement technique et, même en cette qualité, sérieusement discuté et considéré comme temporaire, il n'en est pas moins vrai qu'en cette dernière période, Lozovsky est passé au premier rang.

On ne peut dénier à Lozovsky certaines aptitudes, une facilité d'orientation, un certain flair. Mais toutes ces facultés ont, chez lui, un caractère très fugace et superficiel. Il débuta, je crois, par le bolchevisme, mais s'en éloigna ensuite pour de longues

années. Conciliateur, internationaliste pendant la guerre, il milita avec moi, à Paris, à *Nache Slovo* où il représenta toujours la tendance d'extrême-droite. Dans les questions intérieures du mouvement ouvrier français comme dans les questions de l'Internationale et de la Révolution russe, il penchait invariablement à droite, vers le centrisme pacifiste. En 1917, il fut le seul du groupe *Nache Slovo* à ne pas se joindre aux bolcheviks. Il fut grand ennemi de la Révolution d'Octobre. Il le resta, ce me semble, jusqu'en 1920, mobilisant contre le parti une fraction des cheminots et les syndiqués en général. Il se rallia à la Révolution d'Octobre avant Martynov, de toute façon après qu'elle eut été non seulement accomplie mais défendue contre les dangers les plus menaçants. Sa connaissance des langues et de la vie occidentale le conduisit, dans ces années où la répartition des militants était encore très chaotique, à l'Internationale syndicale rouge. Lorsque, au Bureau politique, nous nous trouvâmes placés devant ce fait, nous tous – et Lénine le premier – nous hochâmes la tête ; nous nous consolâmes en nous disant qu'à la première occasion il faudrait le remplacer. Mais la situation se modifia. Lénine tomba malade et mourut. Les déplacements commencèrent, soigneusement préparés dans les coulisses de l'appareil. Lozovsky surnagea. Il suivit le fil de l'eau. N'avait-il pas polémique contre moi pendant la guerre, pour défendre le longuettisme et la démocratie petite-bourgeoise en Russie ? N'avait-il pas polémique contre la Révolution d'Octobre, la terreur rouge, la guerre civile ? Après une courte pause, il reprenait la lutte contre le « trotskysme ». Cela affermit sa situation dans l'Internationale syndicale rouge et lui en assura une tout de suite dans l'Internationale communiste. Au plus fort de l'orientation martynoviste, Lozovsky se trouva même, dans une certaine mesure, à l'aile gauche. Mais cela n'est dangereux ni pour Lozovsky ni pour l'Internationale, car, malgré toute sa précipitation apparente, Lozovsky connaît parfaitement les limites au-delà desquelles le gauchisme cesse d'être encouragé. Comme il arrive fréquemment, un esprit primesautier se mêle chez Lozovsky au conservatisme idéologique. Dans un article cinglant, il peut recommander aux travailleurs d'Afrique du Sud et aux indigènes des îles Philippines de renverser leur bourgeoisie et, une heure après, oublier son conseil. Mais, dans tous les cas sérieux où il doit prendre des décisions engageant sa responsabilité, Lozovsky fait invariablement barre à droite. Ce n'est pas un homme d'action révolutionnaire, c'est un pacifiste organique. L'avenir le démontrera plus d'une fois.

La façon dont furent dirigés les jeunes partis d'Orient, qui ont devant eux des tâches grandioses, apparaît pour ainsi dire comme la page la plus sombre de l'histoire de l'Internationale après Lénine.

Il suffit de dire que là le rôle dirigeant appartient à Raskolnikov. A la différence de ceux que j'ai précédemment cités, c'est incontestablement un révolutionnaire combatif, un bolchevik qui a un certain passé révolutionnaire. Mais seule l'épouvantable dévastation des rangs dirigeants a pu faire que Raskolnikov ait été placé à la direction... de la littérature prolétarienne et des révolutions d'Asie. Il est d'une égale incompetence dans l'un et l'autre domaine. Ses actes furent toujours meilleurs que ses discours et ses articles. Il s'exprime avant d'avoir pensé. Il n'est certes pas mauvais de l'avoir près de soi en période de guerre civile. Mais c'est beaucoup moins bon en période de guerre idéologique. Rentré d'Afghanistan en 1923, Raskolnikov se jeta dans la bataille aux côtés de l'Opposition. Je dus le modérer avec beaucoup d'insistance, dans la crainte qu'il ne fit plus de mal que de bien. Pour cette raison ou pour une autre, il devint, quelques jours après, un combattant actif de l'autre camp. Je ne sais s'il a beaucoup étudié l'Orient durant son séjour en Afghanistan. En revanche, il écrivit quantité de souvenirs sur les premières années de la Révolution et crut nécessaire d'y donner une assez grande place à l'auteur de ces lignes. En 1924, il récrivit ses souvenirs – déjà publiés – et là où il y avait le signe « plus », il mit le signe « moins » et inversement. Cette refonte a un caractère tellement primitif et enfantin qu'on ne peut même pas la qualifier sérieusement de la falsification. Elle repose sur une façon de penser essentiellement primitive. L'activité de Raskolnikov dans le domaine de la littérature prolétarienne constituera une des plus amusantes anecdotes de l'histoire de la révolution. Mais, en l'espèce, ce sujet ne nous intéresse pas. L'œuvre de Raskolnikov comme dirigeant de la section orientale de l'Internationale a un caractère beaucoup plus tragique. Il suffit de lire la préface de Raskolnikov au rapport de Tan-Pin-sian pour se convaincre, une fois de plus, de la facilité avec laquelle certaines natures retombent, quand les conditions s'y prêtent, dans l'ignorance politique. Pour le rapport menchevique de Tan-Pin-sian, Raskolnikov a écrit une préface élogieusement menchevique. Il est vrai qu'il faut ajouter que le rapport de Tan-Pin-sian a été approuvé par la VIIe session du Comité exécutif de l'Internationale. Raskolnikov est moins l'inspirateur responsable que la victime de ce mécanisme. Mais son infortunée direction est, à son tour, une source d'immenses malheurs et de nombreuses pertes.

Le mouvement indien est représenté dans l'Internationale par Roy. Il est douteux que l'on puisse faire plus de mal au prolétariat indien que ne lui en ont fait Zinoviev, Staline et Boukharine, par l'intermédiaire de Roy. En Inde, comme en Chine, on a mené et on mène une action qui a presque toujours en vue le nationalisme bourgeois. Dans toute la période post-léniniste, Roy a fait une propagande en faveur d'un « parti du peuple » qui, comme il l'a dit lui-même, « ni par son titre ni par sa nature » ne devrait être le parti de l'avant-garde prolétarienne. C'est une adaptation du kuomintangisme, du stalinisme et du lafollettisme aux conditions du mouvement national de l'Inde. Politiquement, cela veut dire : par l'intermédiaire de Roy, la direction de l'Internationale tient l'étrier aux futurs Tchang Kai-shek indiens. Quant aux conceptions de Roy, elles sont un mélange d'idées socialistes-révolutionnaires et de libéralisme, accommodées à la sauce de la lutte contre l'impérialisme. Tandis que les « communistes » organisent des partis « ouvriers-paysans », les nationalistes indiens mettent la main sur les syndicats professionnels. En Inde, la catastrophe est préparée aussi méthodiquement qu'elle le fut en Chine. Roy a pris modèle sur les exemples chinois et il intervient dans les Congrès chinois en professeur. Inutile de dire que ce national-démocrate, intoxiqué par un ersatz de « marxisme » est un ennemi irréductible du « trotskysme » tout comme son frère spirituel Tan-Pin-sian.

Au Japon, les choses ne valent pas mieux. Le Parti communiste japonais est invariablement représenté dans l'Internationale par Katayama. Au fur et à mesure que la direction de l'Internationale s'est vidée, Katayama en est devenu un pilier bolchevique. A vrai dire, Katayama est, par lui-même, un malentendu complet. A la différence de Clara Zetkin, on ne peut même pas le qualifier de figure décorative, car il est totalement dépourvu de caractère décoratif. Ses conceptions en font un progressiste très légèrement coloré de marxisme. Par toute sa formation, Katayama est incomparablement plus près du monde d'idées de Sun-Yat-sen que de Lénine. Cela n'empêche pas Katayama d'exclure les bolcheviks-léninistes de l'Internationale et, en général, de décider, par son vote, des destinées de la révolution prolétarienne. En récompense de ses services dans la lutte contre l'Opposition, l'Internationale soutient au Japon l'autorité fictive de Katayama. Les jeunes communistes japonais le contemplent avec déférence et suivent son enseignement. Lequel ? Ce n'est pas pour rien qu'existe ce proverbe japonais : « On peut adorer même une tête de sardine, le tout est de croire. »

Entre temps, ce n'est au Japon qu'une suite sans fin de tentatives d'union des divers « partis ouvriers-paysans » de droite, du centre, de gauche, qui, tous au même degré, constituent un attentat organisé contre l'indépendance politique de l'avant-garde prolétarienne. Les notes et les contre-notes diplomatiques, les conférences et les contre-conférences d'unité croissent et se multiplient, absorbant et pervertissant les peu nombreux communistes, les détournant du véritable travail de groupement et

d'éducation des ouvriers révolutionnaires. La presse de l'Internationale ne donne presque aucune information sur l'action révolutionnaire actuelle des communistes japonais, sur le travail illégal, sur l'organisation, les proclamations, etc. En revanche, presque chaque semaine nous apprenons de nouvelles initiatives d'un nouveau Comité pour la réorganisation du parti ouvrier-paysan de gauche dans le sens de l'union avec l'aile gauche du parti ouvrier-paysan du centre qui, à son tour, se tourne vers l'aile gauche du parti de droite et ainsi de suite, indéfiniment. Que vient faire ici le bolchevisme ? Quel rapport peuvent avoir Marx et Lénine avec cet indécent remue-ménage de souris ?

Mais il faudra revenir, d'un autre point de vue et plus à fond, sur les brûlantes questions d'Orient.

*

**

Comme on le voit, le sens général des changements qui se sont opérés dans la direction de l'Internationale apparaît en pleine lumière quand défilent ses responsables. Les gens de Martynov, les adaptés de tout acabit dirigent l'Internationale. Les Français ont un terme politique : « rallié », que la fréquence des révolutions politiques a rendu chez eux nécessaire. Si les républicains ont dû s'adapter à l'Empire, les royalistes et les bonapartistes ont dû, à leur tour, s'adapter à la République. Ils ne le firent pas tout d'un coup, mais seulement après s'être convaincus de la stabilité du régime républicain. Ce ne sont pas des républicains qui combattirent pour la République, mais des hommes qui charitablement acceptèrent d'elle fonctions et prébendes. Voilà ce qu'on appelle les « ralliés ». Mais il ne faut pas croire que ce type soit particulier à la révolution bourgeoise. La base du « ralliement » ce, n'est pas la révolution, mais sa victoire et l'État que crée cette victoire.

Il est évident que de vrais combattants, surtout dans les autres pays, appartenant aux jeunes générations, et dans une certaine mesure aussi aux générations plus vieilles, se sont ralliés et se rallient à la Révolution d'Octobre. Mais le régime actuel de l'Internationale ne leur permet pas de s'élever à l'état de dirigeants indépendants, à plus forte raison de chefs révolutionnaires. Il écarte, balaie, déforme, piétine tout ce qui est indépendant, idéologiquement ferme et volontaire. Il lui faut des adaptés, il les trouve sans peine, les groupe et les arme.

Parmi les ralliés, on distingue deux grands types qui vont d'éléments politiquement lourds mais honnêtes, dépourvus de perspicacité et d'initiative, jusqu'aux arrivistes les plus fieffés. Mais même les meilleurs de ces « ralliés » (comme la psychologie l'impose et comme l'expérience le prouve) montrent devant les nouvelles révolutions les défauts dont ils firent preuve auparavant, même à la veille d'Octobre : imprévoyance, manque d'initiative créatrice et de vrai courage révolutionnaire. Les Kolarov, les Pepper, les Kuussinen, les Waletsky, les Martynov, les Pétrovsky, les Lozovsky et autres héros qui ont fait échouer, qui ont faussement annoncé ou qui ont tué celui-ci une, celui-là deux, un autre trois révolutions, et même davantage, se disent certainement : « Qu'une nouvelle révolution nous tombe sous la main, et cette fois nous nous montrerons. » Tel le chasseur malchanceux qui jure, après chaque coup raté, qu'il visera mieux le gibier suivant. Se souvenant de leurs fautes et inquiets à l'idée qu'elles ne sont pas oubliées, ces révolutionnaires d'après la révolution sont toujours prêts, sur un signe d'en haut, à faire preuve de hardiesse, aux quatre coins de la terre. Voilà pourquoi les situations révolutionnaires manquées alternent avec des aventures révolutionnaires non moins tragiques.

Le mieux qu'on puisse faire à l'égard de toutes les variétés de Martynov, Kuussinen et Pepper, c'est de les tenir à une portée de canon des institutions où se décident les destinées de la révolution.

*

**

On peut objecter que tous les personnages que j'ai énumérés ne sont tout de même que de second ordre et que la « véritable » direction est concentrée dans le Bureau politique du Parti communiste russe. Mais c'est une illusion. Sous Lénine, la direction *immédiate* des affaires de l'Internationale avait été confiée à Zinoviev, Radek et Boukharine. A l'examen des problèmes de quelque importance prenaient part Lénine et l'auteur de ces lignes. Inutile de dire que, dans toutes les questions essentielles de l'Internationale, le diapason était dans les mains de Lénine. *Aucun des membres actuels du Bureau politique*, exception faite de Boukharine, *ne prenait la moindre part à la direction de l'Internationale*, et, bien entendu, ce n'était pas un simple hasard. La nature de ce travail présuppose non seulement un certain niveau théorique et politique, mais aussi la connaissance directe de la vie intérieure des pays d'Occident et la possession des langues permettant de suivre continuellement la presse étrangère. Dans l'actuel Bureau politique, personne à l'exception de Boukharine qui, du vivant de Lénine, n'était que suppléant au Bureau politique, ne possède même ces aptitudes formelles.

Le *Testament* de Lénine donne de Boukharine une caractéristique en quelque sorte contradictoire. D'une part, il parle de lui comme d'un « théoricien » des plus précieux et des plus en vue du parti, d'autre part, il indique qu'il « est fort douteux que ses conceptions théoriques puissent être prises pour des conceptions marxistes, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il ne comprit jamais à fond la dialectique) ». Comment un non-dialecticien, un scolastique peut-il être le théoricien d'un parti marxiste ? Je ne m'arrêterai pas sur le fait que le *Testament*, écrit dans un but déterminé pour le parti, est imprégné du désir « d'équilibrer », fût-ce dans une certaine mesure, les traits caractéristiques de chaque militant dirigeant du parti : Lénine ponce soigneusement l'éloge trop marqué comme il adoucit le jugement trop dur. Néanmoins, ces atténuations concernent la forme du *Testament* et non le fond, et n'expliquent pas comment peuvent être « précieux » les travaux marxistes d'un écrivain qui ne s'est pas assimilé la dialectique ? Toutefois, la caractéristique que donne Lénine, malgré sa contradiction apparente, destinée à dorer quelque peu la pilule, n'est pas vraiment contradictoire, et elle est foncièrement juste.

La dialectique ne supprime pas la logique formelle, comme le synthèse ne supprime pas l'analyse, mais au contraire s'appuie sur elle. La manière de penser de Boukharine est formellement logique, et d'un bout à l'autre abstraitement analytique. Ses meilleures pages se rapportent au domaine de l'analyse formellement logique. Là où la pensée de Boukharine se meut sur les lignes déjà tracées par le burin de Lénine et de Marx, elle peut donner de précieux résultats *partiels*, en vérité presque toujours imprégnés d'un arrière-goût de scolastique. Mais là où Boukharine pénètre de lui-même dans une sphère nouvelle, là où il est obligé de combiner des éléments empruntés aux différents domaines – économique et politique, sociologique et idéologique – il manifeste un arbitraire complètement irresponsable et impondérable, multipliant les généralisations à vue de nez, et jonglant avec les notions comme avec des balles. Si l'on se donnait la peine de rassembler et de classer chronologiquement toutes les « théories » que Boukharine a servies à l'Internationale depuis 1919, et surtout depuis 1923, on en tirerait un tableau rappelant la nuit de Walpurgis, où les chétives mânes du marxisme trembleraient sous tous les vents de la scolastique.

Le VI^e Congrès de l'Internationale a porté les contradictions de l'appareil dirigeant au paroxysme, et, par conséquent, à l'absurde. En apparence, la direction semblait appartenir à Boukharine : il fit le rapport moral, indiqua la ligne stratégique, proposa et fit voter le programme – ce qui n'est pas mince, inaugura le Congrès et le clôtura en établissant son bilan. Sa prééminence paraissait absolue. Pourtant tout le monde sait que l'influence réelle de Boukharine sur le Congrès fut voisine de zéro. Les interminables caquetages de Boukharine ressemblaient aux bulles que dégage un individu qui se noie. Pendant ce temps, sans que fût respecté l'esprit des rapports, voire à l'encontre de cet esprit, le regroupement s'opérait parmi les délégués et leur organisation fractionnelle s'affermissait. Cette duplicité phénoménale révéla quel rôle secondaire, accessoire, décoratif en somme, joue « l'idéologie » sous le régime bureaucratique de l'appareil. Or s'il n'y a plus lieu maintenant de parler de la direction de Boukharine, puisque le clou du VI^e Congrès fut sa liquidation, il reste Staline. Mais là, d'un paradoxe nous tombons dans un autre : celui qu'on appelle aujourd'hui, avec quelque raison, le dirigeant de l'Internationale, ne se montra pas au Congrès et dans ses discours ultérieurs se débarrassa des questions du programme et de la stratégie de l'Internationale en quelques phrases qui ne veulent rien dire. De nouveau, il n'y a là rien de fortuit.

Il n'est pas besoin de s'étendre sur le caractère grossièrement empirique de la politique de Staline. Avec plus ou moins de retard, elle n'est que le reflet passif de chocs sociaux souterrains. Or, pour une certaine période et dans des conditions déterminées, la force du centrisme de l'appareil réside dans l'empirisme de son adaptation. Mais là précisément est son talon d'Achille.

Ceux qui ne le connaissent pas peuvent difficilement se faire une idée du niveau des connaissances scientifiques et des ressources théoriques de Staline. Du vivant de Lénine, il ne vint jamais à l'esprit d'aucun de nous de l'intéresser aux discussions des problèmes théoriques ou des questions stratégiques de l'Internationale. Le plus qu'il lui arriva de faire, ce fut parfois de voter sur telle ou telle question si les divergences de vues parmi les dirigeants russes de l'Internationale rendaient nécessaire un vote formel du Bureau politique. En tout cas, jusqu'en 1924, il est impossible de trouver soit un article, soit un discours de Staline consacré aux problèmes internationaux. Or, cette « qualité » – le fait qu'il n'était lié personnellement par aucune obligation ou tradition idéologique aux questions théoriques et internationales fondamentales – le rendit on ne peut mieux apte à diriger la politique de recul lorsque, dans le pays, les classes écrasées par la Révolution d'Octobre commencèrent à se relever en faisant pression sur le parti. Staline devint nécessaire quand on commença à dévider à rebours le film d'octobre. « Toute époque sociale – a dit Marx, reprenant le mot d'Helvétius – demande ses grands hommes ; quand il n'en existe pas, elle en invente. » Or, Staline est le grand homme « inventé » de la période de réaction contre Octobre.

On sait que le marxisme ne « nie » nullement le principe personnel dans l'histoire ; au contraire, mieux que toute autre doctrine il est capable d'élucider la fonction historique d'une personnalité marquante. Mais le fétichisme du principe personnel est foncièrement étranger au marxisme. Le rôle de la personnalité s'explique toujours par les conditions objectives exprimées dans le rapport des classes. Il y eut des périodes historiques où, selon l'expression d'un ennemi intelligent, Oustrialov, « pour sauver le pays » une médiocrité se révéla nécessaire, et rien de plus. Dans son *Dix-huit Brumaire*, Marx a montré, selon ses propres termes, « comment la lutte de classes a créé des circonstances et des conditions qui ont permis à un personnage médiocre et vulgaire de jouer le rôle de héros ». Marx visait Napoléon III. Le soubassement social du pouvoir de ce dernier, ce furent les petits propriétaires paysans, sous la neutralisation réciproque de la bourgeoisie et du prolétariat. Les éléments essentiels de cette situation existent également chez nous. Tout est dans leur rapport de force et dans les tendances de l'évolution ultérieure. Pour déterminer ces tendances, nous nous affronterons encore. Mais, en attendant, il est incontestable que plus l'on va, plus le régime stalinien apparaît comme la préparation du bonapartisme.

Le mépris des questions de principe et la limitation de la pensée ont toujours caractérisé Staline. En 1925, le journal du parti de Tiflis, *Zaria Vostoka*, lui rendit un mauvais service en publiant sa lettre du 24 janvier 1911. Le bloc de Lénine avec Plékhanov [En 1910, au sein de la social-démocratie russe contre les « liquidateurs »] pour la lutte contre les liquidateurs et les conciliateurs, Staline l'appelle dans cette lettre une « tempête dans un verre d'eau » – ni plus ni moins – et poursuit :

« En général, les ouvriers commencent à regarder les groupes de l'étranger avec dédain ; que ceux-ci entrent en furie tant qu'il leur plaira ; nous autres, nous pensons que celui qui a vraiment à cœur les intérêts du mouvement travailleur, le reste passe ensuite. Mon opinion est que le résultat en sera meilleur. »

Ainsi, en 1911, Staline laissait dédaigneusement à Lénine le soin « d'entrer en furie » dans la lutte contre le liquidationnisme. Quant au groupe que Lénine avait formé sur des problèmes idéologiques, Staline l'appelait avec mépris « une tempête dans un verre d'eau ». Quelle écœurante hypocrisie imprègne aujourd'hui l'intransigeance rétrospective de Staline en ce qui concerne l'ancienne lutte idéologique !

Mais il ne s'agit pas seulement de 1911. Au printemps de 1917, Staline, semi-jusqu'aboutiste, était d'accord en principe pour que le parti s'unît au jusqu'aboutiste Tseretelli. Dans les procès-verbaux, jusqu'ici dissimulés, de la Conférence du parti de 1917, nous lisons :

« Ordre du jour : proposition d'union avec Tseretelli. »

« Staline ; – Nous devons accepter. Nous devons définir notre proposition de réalisation de l'union. »

« L'union est possible sur la base de Zimmerwald-Kienthal. »

Aux craintes exprimées par certains délégués de la Conférence, Staline répondit :

« On ne doit pas devancer ni prévenir les désaccords. Sans désaccords, le parti ne vit pas. Dans le parti, nous liquiderons les petits désaccords. »

Les désaccords avec Tseretelli paraissaient à Staline de « petits désaccords », comme, six années plus tôt, la lutte théorique de Lénine contre le liquidationnisme lui semblait « une tempête dans un verre d'eau ». Dans ce mépris cynique des principes de la politique et dans cet empirisme conciliateur, il y a en puissance la future alliance avec Tchang Kaï-chek, la collaboration avec Purcell, le socialisme dans un seul pays, le parti ouvrier-paysan bipartite et l'union avec les Martynov, les Pepper, les Petrovsky pour la lutte contre les bolcheviks-léninistes.

Citons encore une lettre de Staline, écrite le 7 août 1923, à propos de la situation en Allemagne :

« Devons-nous, nous communistes, chercher (dans la phase actuelle) à nous emparer du pouvoir sans les sociaux-démocrates, sommes-nous assez mûrs pour cela ? Selon moi, tout est là. En prenant le pouvoir, nous avons en Russie des réserves comme : a) Le pain ; b) La terre aux paysans ; c) Le soutien de l'immense majorité de la classe ouvrière ; d) La sympathie des paysans. Les communistes allemands n'ont, en ce

moment, rien de semblable [? ?]. Certes, ils ont dans leur voisinage la nation soviétique, ce que nous n'avions pas, mais que pouvons-nous leur offrir à l'heure actuelle ? Si, aujourd'hui, en Allemagne, le pouvoir, pour ainsi dire, tombait et que les communistes s'en saisissent, ils échoueraient avec perte et fracas [? !]. Cela dans le « meilleur » des cas. Et dans le pire, on les mettrait en pièces, et on les rejetterait en arrière. Le tout n'est pas que Brandler veuille « éduquer les masses », l'essentiel c'est que la bourgeoisie, plus les sociaux-démocrates de droite, transformeraient à coup sûr le cours, la démonstration, en bataille générale (en ce moment toutes les chances sont de leur côté) et les écraseraient. Certes, les fascistes ne dorment pas, mais nous avons intérêt à ce qu'ils attaquent les premiers : cela groupera toute la classe ouvrière autour des communistes (l'Allemagne n'est pas la Bulgarie). D'ailleurs, d'après tous les renseignements, les fascistes sont faibles en Allemagne. Selon moi, on doit retenir les Allemands et non pas les stimuler. »

Il faut simplement ajouter à ce document effarant – dont nous devons ici renoncer à faire l'analyse – qu'au printemps 1917, avant l'arrivée de Lénine en Russie, Staline ne posait pas la question de la conquête du pouvoir d'une façon plus révolutionnaire qu'en 1923 pour l'Allemagne. Ainsi, n'est-il pas évident que Staline est l'homme le plus qualifié pour brandir les foudres sur Brandler et les droitiers en général ?

Quant au niveau théorique de Staline, il suffit, en somme, de rappeler qu'il déclarait – en cherchant à expliquer la raison pour laquelle Marx et Engels rejetaient l'idée réactionnaire de la construction du socialisme dans un seul pays – qu'à l'époque de Marx et d'Engels, « il ne pouvait être question de la loi du développement inégal dans les pays capitalistes ». Il ne pouvait en être question ! Voilà ce qui a été écrit le 15 septembre 1925.

Que dirait-on du mathématicien qui viendrait affirmer que Lagrange, Gauss ou Lobatchevsky ne pouvaient encore connaître les logarithmes ? Chez Staline ce n'est pas un cas isolé. Si l'on examine l'éclectisme haché de ses discours et de ses articles, on s'aperçoit qu'ils se composent presque uniquement de ce genre de perles et de diamants d'une ignorance presque virginale.

Dans ses attaques, d'abord contre le « trotskysme », puis contre Zinoviev et Kamenev, Staline frappa sur le même coin : contre les anciens révolutionnaires émigrés. Les émigrés sont des déracinés qui n'ont en tête que la révolution internationale... Or, aujourd'hui, de nouveaux dirigeants sont nécessaires, capables de réaliser le socialisme dans un seul pays. La lutte contre l'émigration, qui est en quelque sorte la continuation de la lettre de 1911 contre Lénine, est partie intégrante de l'idéologie stalinienne du socialisme national. Seule une méconnaissance complète de l'histoire permet à Staline de recourir ouvertement à cet argument manifestement réactionnaire. Après chaque révolution, la réaction a commencé par la lutte contre les émigrés et les étrangers. Si la Révolution d'Octobre reculait encore d'une étape dans la voie oustrialoviste, l'équipe suivante, la troisième équipe de chefs, se mettrait à coup sûr à traquer en général les révolutionnaires professionnels : alors que ceux-ci se sont coupés de la vie en se réfugiant dans l'action clandestine, eux, les nouveaux chefs, ont toujours été des enracinés !

Jamais l'étroitesse d'esprit provinciale et nationale de Staline n'était apparue aussi brutalement que dans ce dessein de faire des anciens « émigrés » révolutionnaires un objet d'épouvante. Pour Staline, l'émigration signifie l'abandon de la lutte et de la vie politique. Il lui est organiquement inconcevable qu'un marxiste russe, ayant vécu en France ou aux Etats-Unis, se soit mêlé à la lutte de la classe ouvrière française ou américaine, sans parler du fait que, la plupart du temps, les émigrés russes ont rempli d'importantes fonctions au service de la révolution russe.

Il est curieux que Staline ne s'aperçoive pas qu'en frappant sur l'ancienne émigration « déracinée », il frappe surtout sur le Comité exécutif de l'Internationale, lequel est composé d'étrangers émigrés en Union soviétique où ils sont investis de la direction du mouvement ouvrier international. Mais c'est encore sur lui-même, comme « chef » de l'Internationale, que Staline porte les coups les plus douloureux : il n'est pas possible de concevoir un « émigré » plus parfait, c'est-à-dire plus isolé que lui par rapport à tous les pays étrangers. Sans aucune connaissance de l'histoire et de la vie intérieure des pays étrangers, sans une connaissance personnelle de leur mouvement ouvrier, voire sans la possibilité de suivre la presse étrangère, Staline est aujourd'hui appelé à forger et à trancher les questions de la révolution internationale. En d'autres termes, Staline est l'incarnation la plus absolue de la caricature de l'émigration dans la forme où se la représente son imagination. Voilà aussi ce qui explique pourquoi les incursions de Staline dans le domaine des questions internationales à partir de l'automne de 1924 (on peut sans peine retrouver le jour et la date) ont toujours un caractère épisodique, entrecoupé, accidentel, sans en être pour cela moins malfaisantes.

Ce n'est pas par hasard que l'empirisme foncièrement cynique de Staline et la passion de Boukharine pour le jeu des généralisations ont joué de concert pendant une période relativement longue. Staline agissait sous l'effet de chocs sociaux directs, Boukharine, avec son petit doigt, mettait en branle le ciel et l'enfer afin de justifier le nouveau tournant brusque. Staline considérait les généralisations de Boukharine comme un mal inévitable. En lui-même, il estimait comme auparavant qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour des « tempêtes » théoriques « dans un verre d'eau ». Mais les idées vivent, dans un certain sens, de leur propre vie. Des intérêts se fixent aux idées. Appuyées sur les intérêts, les idées cimentent les hommes. Ainsi, en servant Staline, Boukharine est devenu le théoricien alimentant le groupe de droite, tandis que Staline restait le praticien des errements centristes. Là est la cause de leur désaccord. Au VI^e Congrès, le désaccord éclata avec d'autant plus de scandale qu'on l'avait plus longtemps masqué.

L'intérêt réel et non de pure forme qu'il porte à l'Internationale est déterminé chez Staline par le souci de recevoir de ses cadres dirigeants l'appui nécessaire au tournant suivant de la politique intérieure. En d'autres termes, ce qu'on exige de l'Internationale, c'est une docilité d'appareil.

Au VI^e Congrès, Boukharine donna lecture d'une lettre de Lénine à Zinoviev et à lui-même dans laquelle il les prévenait que, s'ils se mettaient à remplacer dans l'Internationale les hommes intelligents et indépendants par de dociles imbéciles, ils la tueraient à coup sûr. Boukharine ne s'est risqué à donner connaissance de ces lignes que parce qu'elles lui étaient nécessaires pour se défendre contre Staline. Au fond, l'avertissement de Lénine, qui retentit si tragiquement aujourd'hui, englobe à la fois le régime de Zinoviev, celui de Boukharine, et celui de Staline. Cette partie aussi du *Testament* a été foulée aux pieds. *Maintenant, non seulement dans le Parti communiste russe, mais dans tous les partis communistes étrangers sans exception, tous les éléments qui ont édifié l'Internationale et qui l'ont dirigée à l'époque des quatre premiers Congrès sont écartés de la direction et exclus du parti.* Cette relève générale des cadres dirigeants n'est assurément pas un hasard. La ligne de Staline veut des stalinien et non des léninistes.

Voilà pourquoi les Pepper, les Kuussinen, les Martynov, les Pétrovsky, les Rafès, les Manouilsky et consorts sont tellement utiles et irremplaçables. Ils sont faits pour s'adapter. En cherchant à obtenir de l'Internationale l'obéissance complète, ils réalisent

leur suprême destinée. Pour quantité de ses pensionnaires, le bureaucratisme est devenu la condition préalable d'une « liberté » individuelle supérieure. Ils sont prêts à n'importe quelle volte-face, à condition d'avoir l'appareil derrière eux, et en même temps ils se croient les héritiers directs de la Révolution d'octobre et ses messagers dans le monde. Que leur faut-il encore ? A vrai dire, ils bâtissent une Internationale à leur image.

Cet « ouvrage » renferme cependant une faille fatale : il ne tient pas compte de la résistance des matériaux, c'est-à-dire de la classe ouvrière vivante. Dans les pays capitalistes, la résistance est apparue plus tôt, car il n'y a pas chez les communistes d'appareil de contrainte. Malgré toute leur sympathie pour la Révolution d'Octobre, les masses ouvrières ne sont nullement disposées à faire confiance à la première trique transformée en chef, et à adorer une « tête de sardine ». Les masses ne peuvent et ne veulent comprendre le mécanisme de l'appareil. De graves événements les instruisent. Elles ne voient que fautes, confusions et défaites. Les ouvriers communistes sentent l'atmosphère se refroidir autour d'eux. Leurs inquiétudes se transforment en trouble idéologique, qui devient la base des groupements fractionnels.

C'est clair : l'Internationale est entrée dans une période où il lui faut expier lourdement les fautes de six années au cours desquelles on a traité les idées comme des billets dépréciés, les révolutionnaires comme des fonctionnaires, et les masses comme un chœur docile. Les crises les plus graves sont encore à venir. Les besoins idéologiques de l'avant-garde prolétarienne percent déjà, faisant craquer les cercles de l'appareil. Le monolithisme mensonger s'effrite dans l'Internationale plus rapidement que dans le Parti communiste russe où, d'ores et déjà, l'étreinte de l'appareil du parti est entièrement remplacée par la répression économique et étatique.

Il n'est pas besoin de dire les dangers de l'émiettement fractionnel. Mais, jusqu'ici, personne n'a réussi à vaincre le fractionnisme par des lamentations. Le conciliationnisme dont on se plaint si fort dans toutes les résolutions, est encore moins capable d'affaiblir le fractionnisme. Il est en même temps lui-même le produit semi-fabrique de la lutte fractionnelle. Le conciliationnisme est inévitablement appelé à se différencier et à se résorber. Tout adoucissement ou camouflage des divergences de vues ne ferait qu'aggraver le chaos et donner aux formations fractionnelles un caractère plus durable et plus douloureux. On ne peut vaincre le trouble grandissant né du fractionnisme qu'en adoptant une ligne de principe claire. Sous ce rapport, la période actuelle de lutte idéologique déclarée est un profond facteur de progrès, il faut seulement le comparer non pas à l'idéal abstrait du « monolithisme », mais à la réalité meurtrière de ces dernières années.

Trois lignes essentielles se sont dessinées sur le plan international. La ligne de droite, qui est une tentative illusoire de ressusciter dans les conditions nouvelles la social-démocratie de l'avant-guerre, dans le meilleur des cas selon le type de Bebel (Brandler, etc.). La ligne de gauche, qui est la continuation et le développement du bolchevisme et de la Révolution d'Octobre : c'est la nôtre. Enfin, la ligne du centre, qui oscille entre les deux lignes principales, s'éloignant tantôt de l'une tantôt de l'autre, dépouillée de tout contenu de principe qui lui soit propre et, en définitive, servant toujours de rideau à l'aide droite (Staline et ses partisans).

Des déplacements d'ordre personnel se produiront encore, même dans les hautes sphères. Quant au gros des masses communistes, masses du parti et hors du parti, leur autodétermination reste encore entièrement à réaliser. Il s'agit donc de conquérir les masses.

La lutte ne doit revêtir de ce fait qu'une plus haute intransigeance. On ne conquiert pas les masses par des allusions ou des demi-mots. La dialectique du développement est telle que l'on ne peut sauver l'Internationale du péril de la désagrégation fractionnelle que par un groupement hardi, ferme et intransigeant de la fraction internationale des bolcheviks-léninistes.